Ancey, Georges Marie Edmond
Mathevon de Curieu
Grand'mère

# GRAND'MÈRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de l'Odéon,
le 26 février 1890.

DU MÊME AUTEUR :

---

MONSIEUR LAMBLIN, comédie en un acte.

LES INSÉPARABLES, comédie en trois actes.

L'ÉCOLE DES VEUFS, comédie en cinq actes.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 4494 2-90.

# GRAND'MÈRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

GEORGES ANCEY



PARIS
TRESSE & STOCK
9, 10 ET 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

—

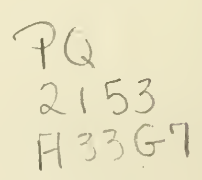
1890

# PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| LÉON | MM. | DUMÉNY. |
| UN SPÉCIALISTE | | MONTBARS. |
| UN MÉDECIN | | JAHAN. |
| MADAME MARCADE | Mmes | CROSNIER. |
| LUCIE | | DHEURS. |
| MADAME VIGNET | | DULAC. |
| MADAME MOREAU | | MARTIAL. |
| UNE GARDE | | BAUCOURT. |
| IRÈNE, première bonne | | CARLIX. |
| DEUXIÈME BONNE | | MARTY. |
| UNE NOURRICE SÈCHE | | MARCYA. |

La scène est à Paris, de nos jours. — Le théâtre représente un salon.

---



# GRAND'MÈRE

## ACTE PREMIER

### SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Léon, le spécialiste et madame Marcade achèvent de déjeuner. Irène va et vient.

LÉON, MADAME MARCADE, LE SPÉCIALISTE. MADAME VIGNET, entrant.

MADAME VIGNET, à Léon.

Tiens! tu déjeunes dans ton salon?

MADAME MARCADE, présentant madame Vignet.

Ma fille, docteur!

Salutations.

LÉON.

Oui. C'est pour que Lucie n'ait pas le bruit des assiettes ni l'odeur de la cuisine.

MADAME VIGNET.

Ça avance-t-il ?

LÉON.

Peuh !

LE SPÉCIALISTE, mâchant.

Beaucoup, beaucoup !

MADAME VIGNET.

Je vais lui dire un petit bonjour.

Elle sort.

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins MADAME VIGNET.

LÉON.

Comme c'est long, docteur ! Comme c'est long ! Depuis hier soir, pensez donc !

LE SPÉCIALISTE.

Patience, jeune mari, patience ! J'ai connu une dame qui a mis sept jours à accoucher.

LÉON.

Sept jours ?

MADAME MARCADE.

Vraiment, docteur ?

LE SPÉCIALISTE.

Sept jours !

LÉON, à part.

Comme c'est encourageant ! Oh ! ces grands médecins !

LE SPÉCIALISTE.

Voilà qui doit vous tranquilliser pour votre petite femme !

LÉON.

Pas trop !

MADAME MARCADE.

Ça viendra, va ! D'abord, il le faut... n'est-ce pas, docteur ?

LE SPÉCIALISTE, à Léon.

Madame votre mère a raison. Il le faut. Vous voudriez l'empêcher que vous ne le pourriez pas. Rien n'y ferait. Vous auriez la nature contre vous ! Et la nature, quand elle s'y met !... Encore un peu de cet excellent pâté !... Du reste, nous ne sommes pas en retard : selon toute vraisemblance et s'il ne survient pas de complications, le dénoûment aura lieu tantôt vers une heure ou deux.

LÉON.

Si tard que cela !

Un temps.

LE SPÉCIALISTE, s'exaltant peu à peu.

C'est une chose bizarre, ce déjeuner exquis m'y fait penser, de voir à quel point les Français l'emportent sur les autres peuples dans l'art de faire la cuisine. Je sais bien, et vous me répondrez avec raison que les pays étrangers sont passés maîtres dans la manière d'accommoder certains plats. D'accord. L'Anglais n'a pas de rival dans la confection de son pudding, pas plus que l'Italien dans celle de son macaroni. Seulement ce ne sont là que des spécialités très restreintes, des spécialités qui ne sont pas d'un usage journalier. Ce qui est d'un usage journalier, par exemple, c'est le bifteck, le rosbif, le lapin, et c'est là aussi ce que nous savons faire avec une inimitable perfection. Peut-être y a-t-il des gens pour regretter que nous n'accommodions pas certains mets spéciaux avec autant de talent que les cuisinières vénitiennes ou autres ; quant à moi, je vous avouerai franchement que je

préfère de beaucoup notre excellente cuisine bourgeoise, et que, devant ses moindres manifestations, fût-ce un ragoût de mouton ou une salade de bœuf à l'huile, je me soucie fort peu des Chinois et de leurs nids d'hirondelles!... Quand je pense qu'on mange des nids d'hirondelles!

Il se tord de rire.

LÉON, se levant, agacé.

Je vais voir Lucie.

LE SPÉCIALISTE.

C'est ça : vous nous rapporterez des nouvelles!

LÉON, à madame Marcade.

Tu ne viens pas?

MADAME MARCADE.

Je ne ferais qu'embarrasser. J'irai à la fin, pour l'arrivée du bébé. Je veux être la première à le voir.

LÉON.

Bon. Et vous, docteur? Vous pourriez peut-être m'accompagner?...

LE SPÉCIALISTE.

C'est inutile. Laissons agir la nature; il ne faut jamais la déranger...

LÉON, à part.

Oh! ce médecin!

LE SPÉCIALISTE.

Elle fait son œuvre, soyez-en convaincu, œuvre lente, mais sûre... Je reprendrais volontiers un peu de fromage!

LÉON, à part.

Depuis hier qu'il est ici, il n'a fait que manger, dormir, ou dire des balivernes. C'est à peine s'il a vu Lucie!... Enfin!

Il va pour sortir à droite.

LE SPÉCIALISTE, ravi.

Quel fromage!

## SCÈNE III

LES MÊMES, LA GARDE.

LE SPÉCIALISTE, *à madame Marcade.*

Ah! voilà la garde de madame votre belle-fille. (*A la garde.*) Eh bien?

LA GARDE.

Docteur, ça n'avance pas, et la malade...

LE SPÉCIALISTE.

Ne dites donc jamais la malade, quand vous parlez d'une femme qui est dans la situation de la jeune madame Marcade... Malade de qui? Malade de quoi? L'accouchement est une chose très naturelle et qui n'a aucun des caractères d'une maladie classée... (*A madame Marcade.*) On ne pourra jamais les déshabituer de ça! (*A la garde.*) Vous disiez?

LA GARDE.

Que madame Marcade souffre...

LE SPÉCIALISTE.

A la bonne heure! Elle souffre, mais elle n'est pas malade! Maintenant, je comprends.

LA GARDE.

De plus, elle demande à boire.

LE SPÉCIALISTE.

Mais qu'elle boive! mais qu'elle boive! Ça m'est absolument égal!

LA GARDE.

Que faut-il lui donner?

LE SPÉCIALISTE.

Tout ce qu'elle voudra, cette chère enfant, tout ce qu'elle voudra !

LA GARDE.

Bien. Vous ne venez pas, docteur ?

LE SPÉCIALISTE.

C'est inutile. Laissons agir la nature. Il ne faut jamais la déranger.

La garde sort, suivie de Léon.

## SCÈNE IV

### MADAME MARCADE, LE SPÉCIALISTE.

MADAME MARCADE.

Du café, docteur ?

LE SPÉCIALISTE.

Volontiers.

MADAME MARCADE.

Un cigare ?

LE SPÉCIALISTE.

Avec plaisir.

Un temps.

MADAME MARCADE.

Dites-moi, pensez-vous que ma chère petite belle-fille puisse nourrir ?

LE SPÉCIALISTE.

Nous verrons cela.

MADAME MARCADE.

Tâchez, docteur, tâchez ; j'y tiens beaucoup.

LE SPÉCIALISTE.

Il est évident que le lait de la mère est toujours meilleur pour l'enfant, surtout pendant les premiers mois.

MADAME MARCADE.

Je crois bien ! Et, d'après moi, une femme peut toujours nourrir.

LE SPÉCIALISTE.

Ne croyez pas cela, madame !

MADAME MARCADE.

Cependant, docteur, voyez les animaux !

LE SPÉCIALISTE.

Oh ! ce n'est pas la même chose ! Il y a des cas où, pour une femme, il est plus prudent d'y renoncer.

MADAME MARCADE.

En êtes-vous sûr ?

LE SPÉCIALISTE.

Absolument.

MADAME MARCADE.

Espérons alors que le tempérament de Lucie ne s'opposera pas à ce qu'elle nourrisse mon petit-fils.

LE SPÉCIALISTE.

Ou votre petite-fille ?

MADAME MARCADE.

Oh ! non, « mon petit-fils ! » Dites-moi que ce sera un petit-fils.

LE SPÉCIALISTE.

Vous désirez un garçon ?

MADAME MARCADE.

Oui.

LE SPÉCIALISTE.

Et les jeunes gens, que préfèrent-ils ?

MADAME MARCADE, indifférente.

Je ne sais pas... C'est si gentil, les garçons ! Voilà dix ans que je ne pense qu'à cela. J'ai marié mes deux filles dans l'espoir d'en avoir un. Elles m'ont fait faux bond, oui, toutes les deux. De ce côté-là, je n'ai plus rien à attendre maintenant. L'aînée, madame Moreau, m'a donné une petite-fille, et j'ai bien peur qu'elle n'en reste là. Ce sont cependant des femmes saines, vigoureuses, robustes. Je ne sais pas à quoi cela tient.

LE SPÉCIALISTE.

Oui, oui. On n'a pas des enfants comme on veut !

MADAME MARCADE.

Et ce que j'ai fait de sacrifices pour en faire avoir à la plus jeune, à madame Vignet, que vous venez de voir !

LE SPÉCIALISTE.

Des sacrifices, chère dame ?

MADAME MARCADE.

Ah ! docteur !... pendant trois années consécutives, je l'ai menée dans les trois stations thermales les plus efficaces. Nous avons fait Aix, Luxeuil et Saint-Gervais. Pas de résultat. J'avais entendu parler de pèlerinages à la Vierge noire de Chartres comme d'un excellent moyen. Nous y avons été : la Vierge noire elle-même n'a servi à rien.

LE SPÉCIALISTE, plaisant.

Il y a peut-être des moyens plus sûrs?

MADAME MARCADE.

Heureusement, j'ai encore Léon, et c'est lui, je le sens, qui va me donner un petit-fils... oui, docteur, un petit-fils. D'abord, nous sommes en septembre !...

LE SPÉCIALISTE.

Eh bien ?

MADAME MARCADE.

Septembre, c'est le mois aux garçons.

LE SPÉCIALISTE.

En effet ! en effet !

MADAME MARCADE.

Aussi maintenant que je vais le tenir... mon héritier !

LE SPÉCIALISTE.

Maintenant que vous allez le tenir ?

MADAME MARCADE.

Je vous assure qu'il va être choyé comme pas un.

LE SPÉCIALISTE.

C'est bien naturel.

MADAME MARCADE.

Par moi, d'abord, et ensuite par mes deux filles, qui, elles aussi, l'attendent comme le Messie.

LE SPÉCIALISTE, intéressé.

Oui... de telle sorte qu'à vous trois, vous vous occuperez de lui, autant et même plus que sa maman.

MADAME MARCADE.

Dame ! cet enfant-là sera un peu à nous tous.

LE SPÉCIALISTE.

Surtout à vous. chère dame... d'après ce que je vois !

MADAME MARCADE.

Je ne vous cacherai pas que j'ai l'intention de venir souvent chez ma belle-fille et de diriger un peu mes enfants. Léon et Lucie sont très jeunes l'un et l'autre; ils ont besoin d'un guide sérieux dans leur apprentissage de papa et de maman.

LE SPÉCIALISTE.

Oui...

MADAME MARCADE.

Et puis ce sera si gentil de promener Bébé, de lui acheter de jolies robes, de les lui confectionner moi-même, au besoin. Ah ! ce que je vais être heureuse !

LE SPÉCIALISTE.

Oui, oui, seulement prenez garde !...

MADAME MARCADE.

A quoi donc ?

LE SPÉCIALISTE.

Prenez garde d'intervenir trop directement dans les affaires intimes du jeune ménage, de la jeune famille.

MADAME MARCADE.

Oh ! quant à cela, ne craignez rien. d'autant que ce n'est pas dans mon caractère.

LE SPÉCIALISTE, continuant.

Et de faire comme une bonne-maman que j'ai connue et qui, par amour pour son petit-fils et peut-être aussi par esprit de

domination, s'était mise à commander chez son fils. Elle y faisait la pluie et le beau temps, si bien que les jeunes époux s'en sont formalisés et qu'il en est résulté des choses fâcheuses !

MADAME MARCADE.

Vraiment !

LE SPÉCIALISTE.

Oui.

MADAME MARCADE.

C'est bien triste ! Du reste, docteur, je vous promets que mon plus grand désir est de ne pas troubler ces chers enfants dans leur bonheur. Je comprends plus que toute autre qu'ils tiennent à leur indépendance, et ce n'est jamais moi qui les empêcherai de vivre par eux-mêmes. Au contraire !

LE SPÉCIALISTE, à part.

Hum ! Hum !

## SCÈNE V

### Les Mêmes, IRÈNE.

IRÈNE.

Monsieur n'est pas là ?

MADAME MARCADE.

Non, Irène. Qu'est-ce que c'est ?

IRÈNE.

C'est une bonne qui arrive, celle que monsieur et madame ont retenue pour Bébé.

MADAME MARCADE.

Bien. Faites-la venir, que je la voie.

IRÈNE.

C'est que monsieur avait recommandé...

MADAME MARCADE.

Faites-la venir.

Irène va pour sortir.

LE SPÉCIALISTE, à part.

Ça va commencer. (Appelant Irène.) Pardon, mademoiselle... Y aurait-il moyen d'avoir un peu d'eau chaude, dans ma chambre ?

IRÈNE.

Oui, monsieur.

Irène sort.

LE SPÉCIALISTE, à madame Marcade.

Je voudrais me faire la barbe.

Il sort à droite.

## SCÈNE VI

MADAME MARCADE, puis LA BONNE.

MADAME MARCADE, seule.

Voyons, cette bonne ! (La bonne entre.) Entrez, entrez, mon enfant !... Quel âge avez-vous ?

LA BONNE.

Vingt ans, madame.

MADAME MARCADE.

C'est bien jeune... Vous avez déjà élevé des enfants ?

LA BONNE.

Oui, madame. Deux petites filles.

MADAME MARCADE.

Vos certificats ?

LA BONNE, les lui donnant.

Voilà.

MADAME MARCADE, après les avoir lus, les lui rendant.

Vous avez une bonne santé ?

LA BONNE.

Excellente, madame.

MADAME MARCADE.

Ça m'étonne : vous paraissez bien pâle... Quels seront vos gages chez ma belle-fille ?

LA BONNE.

Cinquante francs par mois.

MADAME MARCADE.

C'est beaucoup. Je tiens, si vous faites l'affaire, à ce que vous portiez le costume de nourrice.

LA BONNE.

Bien, madame !

MADAME MARCADE.

A moins que vous ne préfériez le costume de votre pays. De quel pays êtes-vous ?

LA BONNE.

Du Midi, madame.

MADAME MARCADE.

Qu'est-ce qu'on porte, chez vous ?

LA BONNE.

La robe noire et le tablier à bavette.

MADAME MARCADE.

Et comme coiffure ?

LA BONNE.

On a un foulard de couleur qu'on noue sur le chignon.

MADAME MARCADE.

C'est bien évaporé, surtout quand on est jolie... car vous êtes jolie. Un grand inconvénient, à bien des points de vue. J'aime mieux le costume de nourrice : ça vous donnera plus de poids et moins de physionomie. Vous savez que si vous entrez ici, je tiens expressément à ce que vous ne receviez personne.

LA BONNE.

Je ne connais que ma sœur qui est en place.

MADAME MARCADE.

Mieux vaudra la voir le moins possible.

LA BONNE.

Bien, madame.

MADAME MARCADE.

Aimez-vous les enfants ?

LA BONNE, très sincère.

Oh ! beaucoup.

MADAME MARCADE.

Ce n'est pas une mauvaise chose ; seulement je vous recommanderai, quand vous serez avec Bébé, de ne pas l'embrasser perpétuellement. C'est très malsain.

LA BONNE.

Mais...

MADAME MARCADE.

Je tiens aussi à ce que vous me l'ameniez tous les jours, ne serait-ce que cinq minutes.

LA BONNE.

Je ferai ce que monsieur et madame me commanderont.

MADAME MARCADE.

Vous dites ?

LA BONNE.

Je dis que je ferai ce que monsieur et madame me commanderont.

MADAME MARCADE.

Vous avez raison, mademoiselle. Il faut toujours obéir à ses maîtres. Seulement je sens que vous ne feriez pas notre affaire. Vous pouvez vous retirer.

LA BONNE.

Mais, madame, M. Marcade tient beaucoup à ce que j'entre chez lui. Il compte sur moi.

MADAME MARCADE.

Ne vous inquiétez pas de cela.

LA BONNE.

Avant de m'en aller, je voudrais cependant voir M. Marcade.

MADAME MARCADE.

C'est inutile.

LA BONNE.

Alors!... Adieu, madame !

Elle sort.

## SCÈNE VII

MADAME MARCADE, *seule.*

Je m'en suis occupée, et j'en ai trouvé une qui sera beaucoup mieux. Seulement, pourvu que Léon ne se mette pas en colère contre moi ! Il est si injuste par moments. — Enfin, on verra !

## SCÈNE VIII

MADAME MARCADE, LÉON, MADAME VIGNET

MADAME MARCADE.

Eh bien, comment ça va-t-il par là ?

LÉON.

La garde dit que ça marche.

MADAME MARCADE.

Tant mieux !

MADAME VIGNET, *à Léon.*

Du reste, ta pauvre petite femme est bien courageuse.

*Un temps.*

MADAME MARCADE, *à Léon.*

A propos, Léon, la nouvelle bonne est venue.

LÉON.

Ah ! bon. Lui a-t-on montré sa chambre ?

2

MADAME MARCADE.

Non. Je te dirai qu'elle m'a paru un peu faible de constitution, un peu jeune... tu ne l'avais pas remarqué en l'arrêtant, ce qui est très pardonnable, et que, somme toute, je lui ai fait comprendre que ça ne pourrait pas aller.

LÉON, surpris.

Comment?

MADAME MARCADE, naïve.

Est-ce que j'ai eu tort?

LÉON, pas content.

On me l'avait spécialement recommandée!

MADAME MARCADE.

Si j'avais su!...

LÉON.

J'avais pris le soin de t'en parler hier.

MADAME MARCADE.

Alors, c'est que je ne m'en souvenais plus.

LÉON.

Il fallait au moins me faire appeler.

MADAME MARCADE.

Je n'ai pas voulu te déranger!

LÉON.

Comme c'est drôle! me voilà sans bonne!

MADAME MARCADE.

Pas du tout. Si tu veux, j'en ai une sous la main, qui fera parfaitement votre affaire.

LÉON.

Tu en as une sous la main ?

MADAME MARCADE.

Elle doit venir aujourd'hui. Elle sort de chez madame de Roussillot.

LÉON, furieux, à madame de Marcade.

Qu'elle vienne de chez madame de Roussillot ou d'ailleurs, ça m'est absolument égal. Il n'y a qu'une chose à laquelle je tiens, c'est à faire mes affaires tout seul. Je te le dis une fois pour toutes. Voilà déjà quelque temps que je fais des remarques qui ne me plaisent pas. On commande chez moi ; on me surveille. (Passant à gauche.) On fait des plans, et pour qu'ils aboutissent on me tend des pièges dans lesquels, moi bonasse, je tombe le plus naturellement du monde. Il faut que cela cesse. Je suis assez grand pour me conduire tout seul, et nous sommes encore capables, Lucie et moi, de choisir une bonne sans que des âmes bien intentionnées le fassent pour nous.

MADAME MARCADE, après un instant d'indécision, montrant madame Vignet.

Comme tu es désagréable pour ta sœur, mon enfant ! C'est elle qui s'en est occupée.

LÉON, à madame Vignet.

C'est toi ?

MADAME VIGNET, à Léon.

Mais, jamais de la vie. (A madame Marcade.) Je ne sais pas ce que tu veux dire.

MADAME MARCADE.

Pardon, Marie, c'est bel et bien toi qui es cause de tout cela !

MADAME VIGNET.

Moi ?

MADAME MARCADE.

Toi !

MADAME VIGNET.

Je t'assure que tu te trompes.

MADAME MARCADE.

Pas le moins du monde. Je te vois encore l'autre soir, dans le petit salon, me disant que madame de Roussillot venait de se séparer d'une excellente nourrice sèche et que ce serait le cas d'en profiter.

MADAME VIGNET.

D'abord, je ne connais pas madame de Roussillot.

MADAME MARCADE.

Mais si. tu la connais !

MADAME VIGNET.

En tous cas, ce n'est pas moi qui ai arrêté cette bonne, ni qui ai mis l'autre à la porte !...

MADAME MARCADE.

Ce n'est pas toi, j'en conviens ; mais qui est-ce qui m'a mis la puce à l'oreille ? Qui est-ce qui n'a cessé de me répéter que Léon et Lucie étaient bien jeunes pour se tirer d'affaires tout seuls ?

MADAME VIGNET.

Ce n'est pas moi, du tout !

MADAME MARCADE.

Allons donc ! Aussi, n'est-ce que sur tes fréquentes admonestations...

MADAME VIGNET.

Mes fréquentes admonestations !...

MADAME MARCADE.

... Que je me suis décidée, bien à contre-cœur, à arrêter la bonne dont tu me parlais.

MADAME VIGNET.

Tu es sûre de ce que tu dis?

MADAME MARCADE.

Absolument sûre!

MADAME VIGNET.

Les bras m'en tombent.

MADAME MARCADE.

Tu ne t'en souviens plus, voilà tout.

LÉON, à madame Vignet.

Eh bien, puisque c'est toi, ma chère sœur, qui es cause de ce qui arrive... et cela ne m'étonne pas de ta part!...

MADAME MARCADE, le calmant.

Léon! c'était dans une bonne intention!...

LÉON, à madame Vignet, continuant.

... Je te répéterai ce que je disais tout à l'heure...

MADAME MARCADE, le calmant.

Léon!...

LÉON, id., à madame Vignet.

... Mêle-toi de ce qui te regarde. Tu as un mari, tu as un ménage, c'est assez de quoi t'occuper sans que tu viennes troubler tous nos arrangements...

MADAME MARCADE, le calmant.

... Ta sœur qui est si bonne!

LÉON, *à madame Vignet, continuant.*

En résumé, apprends ceci, c'est que je ne veux dans mes décisions aucune intervention étrangère!

MADAME VIGNET, *pleurnichant.*

Étrangère!...

LÉON, *à madame Vignet, continuant.*

... Et que je serais très froissé, si pareille chose se renouvelait. Tiens-toi-le pour dit.

MADAME VIGNET, *pleurnichant plus fort.*

(*S'asseyant.*) Étrangère! me traiter d'étrangère! Moi, qui l'aime tant!...

MADAME MARCADE, *à madame Vignet.*

(*Remontant près de sa fille.*) Marie, il en dit plus qu'il n'en pense.

LÉON.

Pas du tout. Je dis ce que je pense.

MADAME MARCADE, *à Léon.*

Allons, grand enfant; va embrasser ta sœur.

LÉON.

Je ne l'embrasserai pas.

MADAME MARCADE, *à Léon.*

Voyons!

LÉON.

Je déteste qu'on s'occupe de mes affaires.

MADAME MARCADE.

Elle ne le fera plus! Là! Allons, sois gentil. Va l'embrasser.

LÉON, *après un temps.*

Tu ne le feras plus?

MADAME VIGNET, s'essuyant les yeux.

Non, en admettant que j'aie jamais rien fait !

LÉON, l'embrassant amicalement.

N'importe, tu sais ! A partir d'aujourd'hui, j'aurai l'œil sur toi.

MADAME VIGNET, passant derrière Léon.

Oh ! tu le peux !... Il faut que j'aille faire une course ou deux. Je repasserai tout à l'heure. Au revoir. Ne me reconduisez pas.

Madame Vignet sort.

## SCÈNE IX.

LÉON, MADAME MARCADE, au fond. (Un temps.)

LÉON, à l'avant-scène.

Me comprends-tu, toi, au moins, quand je parle de garder mon indépendance ?

MADAME MARCADE, descendant.

Si je te comprends !... Je te comprends peut-être plus que tu ne crois.

LÉON.

Que veux-tu dire ?

MADAME MARCADE.

Je veux dire que je te comprends trop pour ne pas te donner un conseil.

LÉON.

Lequel ?

MADAME MARCADE.

Voici. Quand tu vas avoir Bébé, ne laisse pas ta sœur Marie venir trop souvent chez toi, pas plus que ta sœur Juliette, d'ailleurs. Elles ne savent ni l'une ni l'autre ce que c'est que les enfants; elles tripoteraient sans cesse Bébé, et sa santé pourrait s'en ressentir.

LÉON.

Et puis, la famille n'a pas besoin d'être perpétuellement fourrée ici.

MADAME MARCADE.

Précisément. Nous serons déjà trois (Léon lève le nez.) autour de Bébé; ça suffit. Quand on laisse trop de personnes approcher des enfants, ils finissent par ne plus vous appartenir et même par ne plus vous aimer. Je serai donc la première à te conseiller d'éloigner le plus possible tes deux sœurs.

LÉON, passant devant elle.

Sois tranquille.

MADAME MARCADE.

Mais, je t'engagerai aussi à le faire amicalement, avec des égards. Vois-tu, dans la vie, on peut tout dire et tout faire, pourvu qu'on y mette des formes. C'est ce qui s'appelle être bien élevé.

LÉON.

Oui, oui. (A part.) Ah çà! pourquoi tient-elle tant à éloigner mes sœurs?... Pardi! pour se mêler, elle aussi, et se mêler, seule, de surveiller Bébé!... Ah!... je n'ai pas de chance.

## SCÈNE X

LES MÊMES, LA GARDE, puis LE SPÉCIALISTE.

LA GARDE, accourant.

Madame! Monsieur! Voici le moment. Le docteur n'a que le temps d'arriver.

Elle traverse la scène et s'assied ou le docteur a pris le café, à droite. — Madame Marcade sort à droite,

LÉON, appelant.

Docteur! Docteur!... Il se fait la barbe!... Docteur!

VOIX DU SPÉCIALISTE dans la coulisse

Voilà !...

LÉON.

Vite! vite!... Venez comme vous êtes!...

LE SPÉCIALISTE, accourant, la figure encore pleine de savon. Plaisant. Descendant à droite, suivi de Léon.

J'étais en train de me faire la barbe! Madame Marcade, qui est si aimable, aurait bien dû attendre que j'aie fini! Car je ne connais rien de plus désagréable que de passer une heure de l'après-midi, sans être rasé. Ça pique, ça gratte, ça démange. On est positivement affolé; c'est à un tel point que, l'année dernière, je me trouvais à Fontainebleau, pour un accouchement!...

LÉON.

Oui, mais, vous savez que ça presse!

LE SPÉCIALISTE.

Passant sur « Allons » devant Léon et s'arrêtant sur « Je me la rappellerai ».

Allons !... (Sur le pas de la porte. S'arrêtant.) Je me la rappellerai longtemps cette journée, à Fontainebleau !... Sans pouvoir me faire la barbe !... C'est un supplice, croyez-moi !... un vrai supplice, d'autant plus qu'il faut vous dire...

LÉON.

Oui, mais...

LE SPÉCIALISTE.

C'est juste !

LÉON, à la garde.

Venez !

LA GARDE.

Pardon ! Un ordre spécial de la maison nous défend d'assister à la dernière phase de l'accouchement.

LÉON.

Ah ! c'est commode !

LA GARDE, se mettant à son crochet et comptant les mailles.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six.

LÉON, au spécialiste.

Allons !

LE SPÉCIALISTE.

Je vous attends.

Ils vont pour sortir.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME MARCADE.

MADAME MARCADE.

Eh bien, docteur, qu'est-ce qui vous arrive? Vous savez que c'est fait!

La garde sort.

LÉON, passant à gauche et sortant.

Comment!

LE SPÉCIALISTE, riant.

Pas possible!... Ah! que c'est drôle!

MADAME MARCADE, passant à Léon, devant le docteur.

Oui!... c'est un fils! et mignon, et joli! Il me ressemble déjà. Ah! que je suis contente! (A Léon.) Viens, que je t'embrasse!

Elle l'embrasse.

LE SPÉCIALISTE, s'extasiant.

Voilà ce que j'aime à voir!

Les regardant sur la porte.

LÉON, repassant devant sa mère, à côté du docteur.

Oui, mais courez, docteur, courez!

LE SPÉCIALISTE.

C'est vrai! (Riant.) N'importe! vous savez... elle est bien drôle!

Il sort.

## SCÈNE XII

### MADAME MARCADE, LÉON.

LÉON.

Moi, j'irai tout à l'heure. Je ne voudrais pas donner d'émotion à Lucie, en ce moment. Ah! quel bonheur! quel bonheur surtout que ce soit fini! Mais, au fait, comment ça s'est-il passé, sans le docteur?

MADAME MARCADE.

Dame! ne le voyant pas venir, malgré mes appels réitérés, je l'ai remplacé tant bien que mal, et ta cuisinière, qui a dernièrement aidé à l'accouchement de sa sœur, ta cuisinière a fait ce qu'il fallait...

LÉON.

Alors, c'est elle!...

MADAME MARCADE.

Elle et moi qui avons reçu Bébé! Elle est même d'une adresse!... Je ne lui connaissais pas ce talent-là!

LÉON.

C'est invraisemblable!... Enfin, tout est bien qui finit bien! Quelle chance! quelle chance! J'ai cru que nous n'en finirions jamais!

MADAME MARCADE, repassant devant Léon, vers le docteur.

Voilà le docteur. Eh bien?

## SCÈNE XIII

### Les Mêmes, LE SPÉCIALISTE.

LE SPÉCIALISTE.

Tout va à merveille. J'ai même fait des compliments à votre cuisinière.

LÉON, au spécialiste.

Puis-je aller voir ma femme ?

LE SPÉCIALISTE.

Certainement.

Léon, dans son émotion, prend le chapeau du Spécialiste et le met sur sa tête.

MADAME MARCADE.

Tu mets un chapeau pour aller par là... et celui du docteur, encore !

LÉON.

Oh ! je ne sais plus ce que je fais, moi, maintenant.

LE SPÉCIALISTE reprenant son chapeau, l'arrêtant avant qu'il ne passe.

Vous êtes ému. C'est bien naturel ! Seulement, dans ce cas-là, mieux vaut que vous n'alliez pas encore voir madame Marcade. Elle a besoin de calme. Une minute de patience.

MADAME MARCADE.

Je puis retourner par là moi, docteur ?

LE SPÉCIALISTE.

Vous ? oui, chère dame !

Passant devant les deux, elle sort à gauche.

## SCÈNE XIV

LÉON, LE SPÉCIALISTE. (Un temps.)

LE SPÉCIALISTE.

Eh! nous avons eu du mal!

LÉON, à part, remontant vers la droite.

Il est extraordinaire!

LE SPÉCIALISTE, saluant.

Cher monsieur!...

LÉON.

Avant que vous ne nous quittiez, docteur, permettez-moi de vous remettre ma petite dette.

LE SPÉCIALISTE.

Mais... nous nous reverrons!

LÉON.

Sans doute! cependant je n'aurais qu'à ne pas être là: je suis souvent absent.

LE SPÉCIALISTE.

Alors!

LÉON.

Voulez-vous me rappeler la petite somme? Je n'ai plus bien la tête à moi.

LE SPÉCIALISTE.

Pauvre jeune homme!

LÉON.

C'est ?...

LE SPÉCIALISTE.

C'est bien naturel !

LÉON.

Non... je dis... la somme?

LE SPÉCIALISTE.

Ah ! la somme?

LÉON, cherchant de l'argent au fond.

Oui !... c'est ?...

LE SPÉCIALISTE, modeste.

Mille francs.

LÉON, fouillant dans un tiroir.

Voilà !

LE SPÉCIALISTE.

Merci, cher monsieur. A bientôt !... et surtout à la prochaine fois !...

Il sort au fond.

## SCÈNE XV

### LÉON, puis IRÈNE.

IRÈNE, entrant par la chambre où il s'est fait la barbe.

Il n'y a rien de changé pour l'heure du dîner ?

LÉON.

Non... à sept heures ! Du reste, attendez !... que je demande à la garde. (Parlant, dans la coulisse.) Madame, nous dînons à sept heures, n'est-ce pas ?

La voix de LA GARDE, dans les coulisses.

Pardon! Un ordre spécial de la maison nous défend de dîner en tête à tête.

LÉON.

Ah! (à Irène.) Que voulez-vous? Faites-la dîner à sept heures. Je dînerai à huit.

MADAME MARCADE, qui est arrivée sur le seuil de la porte aux derniers mots.

Avec moi!

Elle redisparaît.

Rideau.

---

# ACTE DEUXIÈME

Même décor.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LÉON, LUCIE, assise à droite du canapé.

Au lever du rideau, Léon se promène très agité, de long en large. Lucie travaille.

LÉON, assis en face du fauteuil.

Oui... et tu auras beau dire, plus j'y réfléchis et plus je trouve indiscrète et révoltante sa manière d'agir avec nous. Récapitulons un peu ce qui s'est passé depuis huit jours... et c'est la même chose, toutes les semaines, depuis quatre mois que Maurice est né. Lundi, maman est venue chez nous, et sous prétexte que Maurice était enrhumé, elle t'a « ordonné » de ne pas le sortir, de telle façon qu'elle est restée ici, avec lui, pendant que tu faisais tes courses et qu'elle s'est même invitée à dîner. Mardi, tu lui as conduit Maurice à une heure et elle l'a gardé jusqu'à six, chez elle, au lieu de le promener.

LUCIE.

Pardon, elle l'a sorti.

LÉON.

Mardi ? (Se levant, puis s'asseyant près d'elle sur le canapé.) C'était son jour ! Comme c'est bon pour cet enfant de rester enfermé ! Mercredi, ç'a été une autre affaire... elle est venue ici, pour avoir des

nouvelles de ton mal de gorge... elle s'en moquait pas mal, soit dit en passant... et elle a passé trois heures et demie en tête à tête avec nous et l'enfant, sans même nous demander si cela nous gênait. Rien, du reste, d'exaspérant comme ces séances-là ! « Bébé par ci, Bébé par là ; et je t'embrasse à droite, et je t'embrasse à gauche. Prends ton petit cheval ; monte dans ta petite voiture ! » Ce ne serait rien encore, si c'était fait bon jeu, bon argent ; mais je sens là-dessous un besoin perpétuel d'accaparer cet enfant à son profit, de se l'approprier et d'éloigner les autres, à commencer par nous. Maintenant, continuons : Jeudi, elle a fait dire par le concierge qu'elle était en bas, avec une voiture, et qu'elle s'offrait pour promener Bébé. Tu as accepté, et elle a été le montrer à toutes ses amies comme si c'était à elle. Vendredi, elle est arrivée, tout chaud, tout bouillant, pour déjeuner, et elle en a profité pour décommander une soupe à l'oseille que nous devions manger le soir, disant que cela pourrait surir ton lait.

LUCIE.

Pardon, c'est samedi, l'histoire de la soupe à l'oseille.

LÉON.

Samedi, si tu veux. (Se rangeant devant la cheminée.) Ça n'en est pas moins désobligeant. Dimanche ?... Enfin, tous les jours, c'est le même manège. C'est maintenant maman qui gouverne ici : c'est elle qui règle les sorties, qui dirige les bonnes. C'est elle enfin qui est la véritable mère de cet enfant, dont tu ne seras plus bientôt que la gouvernante, tu m'entends ? la gouvernante.

LUCIE.

Tout cela ne prouve qu'une chose, c'est que ta mère s'intéresse à nous.

LÉON.

A nous ?... (Devant la boîte du souffleur.) Allons donc ! (Se retournant.) A Bébé, oui ! (Remontant à elle.) Je peux être malade, et toi aussi,

va ! Elle ne s'en fera pas autrement de bile. Au contraire. Elle n'en serait peut-être pas fâchée. Elle pourrait s'occuper davantage de Maurice.

LUCIE.

Tu exagères.

LÉON.

Du tout. (Un pas vers elle.) Et tu serais de mon avis, si depuis quelque temps tu ne prenais à tâche de l'excuser.

LUCIE.

Moi Je l'excuse ?

LÉON.

Toujours, et je vois bien qu'elle finira par mettre le grappin sur toi. Elle sait te prendre; les cadeaux continuels et intéressés. Elle ne fait rien pour rien... les cadeaux, dis-je, dont elle te comble, toi et Bébé, ne sont pas pour te déplaire, et tu ne demandes qu'à vivre en bonne intelligence avec elle, quitte à m'être désagréable.

LUCIE.

Voilà le refrain. Ça finit toujours ainsi !

LÉON, en remontant dans la profondeur.

Ça finit comme ça doit finir.

LUCIE.

Enfin, que veux-tu que je fasse ?

LÉON.

Que tu m'aides à faire cesser un état de choses dont je souffre et dont nous souffrirons tous les trois. Chacun doit être maître chez lui ; nous ne le sommes pas et je veux l'être... là !

Redescendant au souffleur.

LUCIE.

Comme le charbonnier !

LÉON.

Parfaitement... comme le charbonnier.

LUCIE.

Alors dis une bonne fois à ta mère de rester chez elle, et que ce soit fini.

LÉON.

Là... je m'y attendais. Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Je ne puis pas la mettre à la porte comme elle y met nos bonnes. C'est ma mère après tout ; ma mère que je respecte et que j'aime, au bout du compte. Du reste, si je lui parlais de tout cela, elle ferait semblant de ne pas comprendre, et son petit traintrain n'en irait que de plus belle.

LUCIE.

Je ne vois pas d'autre moyen.

LÉON.

Il y en a un autre.

LUCIE.

Lequel ?

LÉON.

Il faut louvoyer.

LUCIE.

Louvoyons,

LÉON, retournant à la cheminée.

Louvoyons, louvoyons... tu répètes ça !... (Se retournant vers elle.) Sais-tu seulement ce que c'est que de louvoyer ?

LUCIE.

Je crois que je m'en doute, sachant le français.

LÉON.

Eh bien, si tu t'en doutes, tâche de le prouver. (Se rasseyant dans son fauteuil.) Ainsi, aujourd'hui, le médecin doit venir, sur

ma demande, pour nous dire si malgré ta fatigue, fatigue dont tu conviens toi-même...

LUCIE, *quittant son ouvrage et le posant sur le guéridon.*

Je n'en conviens pas du tout. C'est toi qui t'es imaginé...

LÉON, *insistant.*

... Pour nous dire, si malgré la fatigue, dont tu conviens toi-même, tu peux continuer à nourrir sans inconvénient. Je ne veux, sous aucun prétexte, que maman voie le docteur, et pour y arriver, j'ai résolu d'employer la ruse.

LUCIE.

Pourquoi ne veux-tu pas qu'elle voie le docteur?

LÉON.

D'abord parce que ce sont là nos affaires; ensuite parce qu'elle l'influencerait. Le père Boivin est un excellent médecin; mais il a le tort d'écouter ce qu'on lui dit, et par suite de se laisser influencer. Ma mère en fait tout ce qu'elle veut.

LUCIE.

Je ne comprends pas pourquoi ni comment ta mère l'influencerait.

LÉON.

C'est pourtant très simple. Maman croit que ce serait mauvais pour Bébé de le changer de lait et de lui donner une nourrice.

LUCIE.

Le lait de la mère est toujours meilleur.

LÉON.

A quatre mois il peut s'en passer, tu l'as dit toi-même. Pour les besoins de sa cause, ma mère s'est persuadée que tu n'étais nullement fatiguée et que, par conséquent, tu pouvais continuer à nourrir. Rien ne l'en fera démordre. Il n'y aurait

donc rien d'étonnant, si elle voyait le docteur, à ce qu'elle lui présentât les choses à sa manière et qu'elle lui arrachât ainsi son consentement.

LUCIE.

Alors tu la crois capable de se prouver à elle-même tout ce qu'elle veut.

LÉON.

... Et de le prouver ensuite aux autres, en toute sincérité, parfaitement !

LUCIE, se reculant sur le canapé vers lui.

En tout cas, si elle s'est convaincue que je puis encore nourrir, elle n'est pas autant dans l'erreur que tu le crois. Je me sens très vaillante et il n'y a que toi pour dire le contraire.

LÉON, après un temps.

Bon. Seulement, je te prierai de m'écouter et de me seconder pour aujourd'hui tout au moins. Je me suis d'ailleurs entendu avec Irène pour qu'elle introduise le médecin directement dans mon cabinet, si maman est ici quand il arrivera. (Un temps.) Quelle heure est-il ?

LUCIE.

Deux heures dix.

LÉON.

Le docteur doit venir entre deux heures et deux heures un quart... Allons!... nous échapperons peut-être aux deux coups de sonnette traditionnels de ma mère, avant qu'il n'arrive... car, ici, elle sonne deux coups pour qu'on sache bien que c'est elle... Allons ! allons ! nous y échapperons décidément !

On sonne deux coups.

LUCIE

On sonne!

LÉON, furieux, se levant et passant.

Deux fois... c'est elle! Voilà! elle doit flairer quelque chose; (Se retournant vers Lucie, qui rit.) Ah! tu ris, toi ; ça t'amuse! C'est très bien, amusons-nous!

LUCIE, se levant devant la cheminée.

Ah! mon pauvre ami, tu n'es pas malin, va!

## SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME, MADAME VIGNET, MADAME MOREAU.

LÉON, devant la table, à Lucie.

Et elle est avec mes deux sœurs, encore!

Il va vers madame Marcade qui entre.

MADAME MARCADE, à Lucie qui est allée à son avance.

Bonjour, mes enfants, comment va Bébé?

MADAME MOREAU, derrière à gauche.

Est-ce qu'il n'est pas là?

MADAME VIGNET, derriere, à droite du spectateur et à gauche de Lucie.

Ce cher Bébé!

LUCIE.

Il va bien, je vous remercie!

LÉON, ironique, à la table.

Nous aussi, du reste!

MADAME MARCADE.

Je ne vous le demandais pas. Vous avez si bonne mine!... (Passant à gauche.) Je vais voir Maurice!

LÉON, lui barrant la porte.

Attends un peu, que diable! on va l'amener!

MADAME VIGNET, descendant.

Nous lui apportons des joujoux.

LUCIE, descendant.

Vous êtes trop aimables!

MADAME VIGNET, en place.

Moi, je lui apporte un fusil!

MADAME MOREAU, descendue.

Moi, un cerf-volant!

MADAME MARCADE, revenant à droite vers le groupe de Léon, Irène, Moreau, Lucie, Vignet.

Et moi une trompette!

LÉON, à madame Marcade.

Que veux-tu qu'il fasse de tout cela, à son âge?

MADAME VIGNET, à Léon.

Il est si avancé!

MADAME MARCADE, passant entre madame Moreau et Lucie.

Dites-moi, Lucie. Il était grognon, hier. Est-ce qu'il ne préparait pas une crise de dents?

LUCIE.

Non.

LÉON, désignant Lucie.

C'est elle qui a été malade!

LUCIE.

Oh! malade!... j'ai eu la migraine!

MADAME MARCADE, indifférente, à madame Moreau.

Pauvre femme! Ça fait bien souffrir! (Inquiète, à sa belle-fille.) Bébé ne s'en est pas ressenti?

LUCIE.

Pas du tout.

MADAME MARCADE, au milieu.

C'est qu'une maman qui nourrit, donne toutes ses indispositions à l'enfant.

LÉON, désignant Lucie.

Elle a eu aussi un peu mal à l'estomac.

MADAME MARCADE, indifférente, désignant Lucie, mouvement.

Pauvre fille! (Inquiète.) Bébé a tout de même bien digéré?

LUCIE.

Admirablement!

LÉON.

Dieu sait pourtant s'il avait mangé!

LUCIE.

Oui! Il avait pris deux biberons!

MADAME MARCADE, vivement.

Vous lui faites prendre des biberons?

MADAME VIGNET.

A quatre mois?

MADAME MOREAU.

C'est peut-être bientôt!

MADAME MARCADE.

Je crois bien!

LÉON, désignant Lucie.

C'est que ça la repose un peu!

MADAME VIGNET.

Alors!...

MADAME MARCADE, à Lucie.

N'importe! ne faites pas cela! Rien n'est échauffant comme le lait de vache. Vous pourriez lui donner des convulsions.

LÉON.

Enfin, si ça la repose!

LUCIE, à Léon.

Mais je ne suis pas fatiguée!

LÉON, à Lucie.

Si, tu l'es!

MADAME MARCADE.

Elle n'en a pas l'air!

LÉON, à part. Rageant.

Là!

## SCÈNE III.

LES MÊMES. — L'ENFANT, endormi et couché dans les bras de LA NOUNOU, qui passe derrière Léon.

MADAME VIGNET, se planlant en avant.

Ah! voilà Bébé!

MADAME MOREAU, restant à sa place.

Tout prêt à sortir.

LA NOUNOU, en passant.

Chut! Il dort.

MADAME MARCADE, l'arrêtant. (La nounou se plaçant entre madame Marcade et Lucie. Léon remonte et regarde de loin ce qui se fait.)

Oh! qu'il est beau!

MADAME VIGNET, passant devant Lucie et la séparant de l'enfant. Apportant une chaise et séparant Lucie de la nounou.

Quel amour!

MADAME MOREAU.

Quel ange!

MADAME MARCADE, à madame Vignet, par-dessus l'enfant.

Vois donc, Marie, qu'il est joli! Oh! ce petit nez!

MADAME VIGNET.

Et cette petite bouche!

MADAME MOREAU.

Pourvu qu'elle reste toujours aussi bien faite!

MADAME VIGNET.

Et ce menton!

MADAME MARCADE.

C'est un rêve que ce menton!

MADAME MOREAU, à madame Marcade.

Il a l'air insolent! Tu ne trouves pas?

MADAME MARCADE.

Si.

MADAME VIGNET.

Son nez aussi, du reste !

MADAME MARCADE.

Moins que son menton.

MADAME MOREAU.

Mais quel ennui qu'il dorme !

MADAME MARCADE.

Il ne faut pas le réveiller !

LÉON, à madame Marcade, un pas en descendant.

Non, et pour cela, il ne faut pas parler si haut !

MADAME MARCADE, à Léon, par-dessus madame Moreau.

Sois tranquille. Je ne le réveillerai pas.

LÉON, à part.

Elle en grille d'envie !

MADAME MARCADE, à l'enfant.

N'est-ce pas, Bébé, qu'il faut respecter ton somme ? Sans cela, tu ne serais pas sage... tu crierais, hein ? Tu es bien gentil ! va, bien gentil !

LÉON, à part.

Elle va y arriver !

MADAME MARCADE, à l'enfant, se plaçant entre madame Vignet et la nourrice.

Attends que j'arrange ta petite oreille qui est tortillée par la bride de ton chapeau... Là ! là ! Oh ! cet amour d'oreille !... Ah ! il remue !... il s'éveille !

Lucie auprès de l'enfant, parle.

LÉON, à madame Marcade.

Parbleu ! c'était sûr !

MADAME MARCADE, à Léon.

Ce n'est pas de ma faute !

LÉON, ironique.

Non, c'est de la mienne !

MADAME MARCADE.

C'est qu'il ne dormait pas profondément ! Regarde, mon chéri, le joli joujou... la belle trompette. (Elle souffle dedans, puis la propose à l'enfant.) Essaie... souffle !... souffle !... C'est qu'il essaie !... Avez-vous entendu ?

MADAME VIGNET, se retournant par derrière.

Non.

MADAME MARCADE, à madame Vignet.

Ma chère, il a soufflé... pas très fort... mais il a soufflé... j'ai positivement entendu !

MADAME MOREAU.

C'est bien possible !

MADAME VIGNET, à madame Marcade, toujours derrière.

Seulement tu ne crains pas qu'il ne se déforme la bouche, à force de souffler dedans ?

LÉON.

Pour ce qu'il y soufflera !...

MADAME VIGNET, se retournant vers Lucie.

N'importe. Lucie fera bien de l'empêcher de s'en servir trop souvent ! (Écartant sa mère, Lucie, la grand'mère, madame Vignet, la nounou, madame Moreau et Léon.) Tiens, Bébé !... le beau fusil !

Prends-le, prends-le comme ça. (*Elle le fait épauler.*) Seulement, ne te le mets pas dans l'œil... (*Se retournant vers la grand'mère.*) Il n'est pas prudent, cet enfant-là !

MADAME MOREAU, *à l'enfant.*

Serre-le bien, dans tes petits doigts... C'est qu'il cherche à tirer !

MADAME VIGNET, *à Léon, par-dessus les autres.*

Oh ! cet enfant-là, voyez-vous, il ne faudra pas trop le pousser, du côté de l'intelligence : il en serait malade. (*A madame Moreau.*) Montre-lui donc ton cerf-volant ?

MADAME MOREAU, *à l'enfant.*

Et le beau cerf-volant... Regarde, Bébé ! (*A madame Vignet.*) Oh ! ma chère, ces yeux qu'il lui fait... Il comprend très bien pourquoi c'est faire ! (*A madame Marcade. Se retournant vers sa mère qui cause avec Lucie d'une robe qui est sur le guéridon. Elle redescend entre la nounou et madame Vignet.*) Maman, viens donc voir !

MADAME MARCADE.

Oui, mais c'est égal ; il préfère encore la trompett !

MADAME MOREAU.

Ah ! ça, non, par exemple !

MADAME MARCADE.

Moi, je trouve.

MADAME MOREAU.

Moi, je ne trouve pas !

MADAME MARCADE.

Enfin... nounou... je vous fais juge !

LA NOUNOU, à madame Moreau.

Tout lui a fait plaisir, madame, et je crois même que dans son émotion !...

MADAME MOREAU.

Il a fait pipi ?...

MADAME VIGNET, reniflant par-devant sa mère.

Je crois même qu'il a fait caca !

MADAME MOREAU, reniflant aussi.

Mais non, c'est pipi !

MADAME VIGNET.

Je t'assure que c'est caca !

MADAME MARCADE.

Voyons ! (Après lui avoir passé la main sur le derrière. Sentencieuse.) C'est caca ! (Se retournant vers Lucie, au guéridon.) Y a-t-il ici des langes, des couches ? (A la nounou, qui défait l'enfant.) Nous allons vous aider à le changer. (Elles cherchent toutes trois des couches. Elles en trouvent sur une chaise et reviennent près de l'enfant.) Voilà une couche !

La nourrice en sort une de sa poche. — On sonne.

LÉON, qui a passé au fond et arrivant à Lucie pour cette réplique, à Lucie, bas.

On sonne ! Le docteur. (A la nounou.) Emmenez cet enfant, nounou ; à la fin, c'est dégoûtant !

Rentrant à gauche. — La nounou sort avec l'enfant.

IRÈNE, entrant, haut.

Le docteur est dans le cabinet de monsieur !

LÉON, à part.

Dieu ! que cette fille est bête ! (Haut.) Je vous demande pardon de vous quitter avec Lucie, mais nous avons quelqu'un à recevoir !

MADAME MARCADE, inquiète.

Mais Bébé n'est pas malade?

LÉON.

Non, au revoir!

LUCIE, à madame Marcade.

A bientôt!

Lucie et Léon sortent à droite.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LÉON et LUCIE.

Madame Moreau, à gauche; madame Marcade, au milieu; madame Vignet, à droite.

MADAME VIGNET, regardant à la porte.

Pourquoi font-ils venir le docteur?

MADAME MARCADE, allant à la cheminée.

Je ne sais pas.

MADAME MOREAU.

Je suis inquiète!

Un temps.

MADAME MARCADE.

La nounou le sait peut-être, elle?

MADAME VIGNET, redescendant.

Peut-être, mais on ne peut guère...

MADAME MARCADE.

Le lui demander?... Quand c'est pour le bien de tous!

*Elle sonne à la cheminée.*

MADAME MOREAU.

Évidemment.

## SCÈNE V

LES MÊMES, LA NOUNOU.

MADAME MARCADE, *allant à la bonne.*

Dites-moi, nounou ; savez-vous pourquoi monsieur a fait demander le docteur ? Il y a là ces dames qui sont inquiètes.

*Elle désigne madame Moreau et madame Vignet.*

LA NOUNOU.

Ah ! madame, aujourd'hui, je serai assez embarrassée pour répondre aux questions de madame.

MADAME MARCADE.

Pourquoi ?

LA NOUNOU.

Parce que monsieur et madame n'ont pas causé de cela devant moi... Cependant...

MADAME MARCADE.

Cependant !

LA NOUNOU.

Hier, à déjeuner, j'ai cru comprendre que le docteur venait pour dire à madame si elle pouvait continuer à nourrir Bébé.

MADAME MARCADE.

Ce doit être pour cela, en effet ! Léon m'en a dit quelques mots l'autre jour... Enfin !...

La nounou va pour sortir.

MADAME MARCADE, mettant la main à sa poche.

Merci, nounou... Tenez; voilà une petite broche que je vous donne. Vous n'en aviez pas pour mettre à votre châle. Celle-ci vous plaît-elle ?

LA NOUNOU.

Madame est trop bonne. Elle me plaît bien.

MADAME MARCADE.

Tant mieux !

LA NOUNOU.

Je vais rejoindre Maurice.

MADAME MARCADE.

Dites « Monsieur Maurice ! » Allez !

La nounou sort.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LA NOUNOU.

Scène jouée à voix basse.

MADAME MARCADE, traversant et posant son manchon sur la cheminée.

(Un temps.) Il faut que je voie le docteur !... Il peut se fourvoyer... Léon peut l'influencer, il faut que je le voie !...

MADAME MOREAU.

Nous aussi.

MADAME MARCADE.

Ah ! non, mes chers enfants. Mieux vaut vous en aller toutes les deux.

MADAME VIGNET.

Pourquoi ?

MADAME MARCADE.

Parce que Léon ne serait pas content s'il vous retrouvait là, et il aurait raison.

MADAME MOREAU, s'asseyant sur le canapé.

Tant pis ! moi, je reste.

MADAME VIGNET, id.

Moi aussi !

MADAME MOREAU, id.

C'est une affaire de famille qui arrive là et nous devons en être instruites tout autant que toi.

MADAME MARCADE.

Je suis la grand'mère!

MADAME MOREAU.

Nous sommes les tantes!

MADAME MARCADE.

Mes enfants, je vous trouve vraiment bien peu gentilles. J'ai eu la bonté de vous amener.

MADAME MOREAU.

Comment! tu as eu la bonté de nous amener? Est-ce que nous n'avons pas le droit de venir voir notre frère? Nous serions bien venues sans toi, sois tranquille.

MADAME MARCADE.

Eh bien, vous auriez eu tort : voilà tout!

MADAME MOREAU.

Comment?

MADAME VIGNET.

Pourquoi?

MADAME MARCADE.

Parce qu'en venant trop souvent chez Léon, vous risquez de vous brouiller avec lui.

MADAME VIGNET, prête à pleurnicher.

Est-ce que Léon t'a dit que nous allions trop souvent le voir?

MADAME MARCADE.

Oui... à peu de chose près!

Madame Vignet pleurniche.

MADAME MOREAU, à madame Marcade.

Laisse donc! laisse donc! et avoue-nous plutôt que tu es jalouse de nous comme de tout le monde. Oui, jalouse! Tu n'en veux que pour toi.

MADAME MARCADE, victime.

Va, va, mon enfant. Tu es bien injuste! Moi qui ne suis jamais chez Léon?

MADAME MOREAU, se levant.

Tu n'es jamais chez Léon, toi? Alors, chez qui es-tu? Ce n'est pas chez moi, en tout cas, où cependant ta petite-fille pourrait t'attirer de temps en temps! Mais voilà : c'est une petite-fille et elle n'a pas le don de te plaire. Aujourd'hui encore tu as apporté une trompette à ton petit-fils! Et ma fille, qu'est-ce qu'elle a eu? Où est-elle sa trompette à elle? Où est-elle? Je voudrais bien que tu me le dises. Elle est chez le marchand, hein?

MADAME VIGNET, pleurnichant.

Juliette!...

MADAME MOREAU, continuant.

Mais en voilà assez; tiens! au revoir; je te cède la place (A madame Vignet, qui pleurniche toujours.) Viens-tu, toi?... Allons, viens donc, au lieu de passer ta vie à pleurnicher!

Madame Moreau et madame Vignet sortent au fond.

## SCÈNE VII

MADAME MARCADE, seule, puis LÉON, LUCIE et LE DOCTEUR.

MADAME MARCADE, seule.

Décidément, nos enfants nous jugent bien mal. (Avançant. Un temps.) Maintenant, voyons!... La consultation ne doit faire que commencer!... (Elle va à la porte de droite, l'ouvre et appelle.) Léon!... Tu peux venir par ici avec le docteur; tes sœurs viennent de partir. Tu n'as plus à craindre qu'on trouble votre entretien.

LÉON, sur le pas de la porte, très embarrassé.

Mais...

LUCIE, encore assis au fond, se levant, à Léon.

Ta mère a raison. Entrons.

LÉON, bas à Lucie.

Tu ne te souviens pas de ce que je t'ai dit?

MADAME MARCADE, au docteur.

Cher docteur!...

LE DOCTEUR, survenant, très aimable.

Ah! chère madame!... Comment allez-vous?

Sur le seuil. Lucie et Léon sur le théâtre avec le docteur.

MADAME MARCADE, au docteur.

Donnez-vous donc la peine d'entrer. (A Léon.) Vous serez beaucoup mieux par ici. Il y a du feu!

LÉON,

N'importe! Nous sommes très bien par là, et à moins que le docteur?...

LE DOCTEUR. à Léon, sur le seuil.

Je suis à vos ordres!

MADAME MARCADE.

Le docteur n'ose pas le dire, mais je suis sûre qu'un petit air de feu!...

LE DOCTEUR, souriant, entrant franchement, et vers la gauche. Il pose son chapeau sur la table.

Le fait est que je suis gelé!...

MADAME MARCADE.

C'est évident! Je ne conçois même pas comment mon fils vous reçoit ainsi, par un pareil temps. Chauffez-vous donc, docteur. Léon. avance un fauteuil.

LE DOCTEUR.

Une chaise suffira!

MADAME MARCADE.

Non, non, un fauteuil!

LÉON, amenant et posant le fauteuil.

Nom d'un chien!

MADAME MARCADE, au docteur.

Et maintenant que vous voilà installés, je me sauve!

LÉON, à part.

Elle s'en va?

MADAME MARCADE, au docteur.

Au revoir, docteur! (A Lucie.) Bonjour, ma chérie! (A Léon.) A demain!

Elle sort au fond.

LÉON, à part, étonné.

Elle s'en va!... (Haut.) A présent, docteur, continuons!

LE DOCTEUR.

Ou plutôt, commençons, car jusqu'ici nous avons parlé de la pluie et du beau temps et fort peu de notre affaire! Voyons!

LÉON.

J'ai remarqué que Lucie!...

MADAME MARCADE, rentrant.

Impossible de sortir, mes pauvres enfants. Il fait une pluie battante!

Tête de Léon.

LUCIE, à la fenêtre, se levant.

Les rues sont comme des ruisseaux.

MADAME MARCADE, descendant.

Avec cela que je suis pressée! Ah! que c'est contrariant!

LÉON.

Eh bien, si tu es pressée, prends une voiture!...

MADAME MARCADE.

Je n'en trouverais pas.

LÉON.

Il y a une place à côté!

LUCIE, à la fenêtre.

Elle est vide!

LÉON.

Alors. qu'est-ce que tu vas faire?

MADAME MARCADE.

Je ne sais pas.

LÉON.

Veux-tu aller voir Bébé dans sa chambre? De ce temps-là, il ne doit pas être sorti.

MADAME MARCADE.

Oh! ça. jamais, mon enfant!...

LÉON.

Pourquoi ?

MADAME MARCADE.

J'aurais l'air de surveiller, de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Il n'y a rien que je déteste comme ça!

LÉON.

Alors!...

MADAME MARCADE.

Non... je vais tout simplement rester là, en attendant que ça passe; mais continuez. de grâce, continuez.

S'asseyant.

LÉON, très ennuyé.

Bon.

MADAME MARCADE.

Moi, je vais me mettre dans un petit coin et prendre un livre ainsi!... (Un temps.) Allez, allez, parlez. je n'écoute pas.

LÉON, après un petit temps.

Je vous disais donc, docteur, que ma femme paraît fatiguée; et nous vous avons fait demander pour savoir si, malgré cela, elle doit continuer à nourrir son bébé.

LE DOCTEUR.

Bien. (A Lucie.) Voyons cette mine.

Lucie se lève.

LUCIE.

Je dois commencer par vous prévenir, docteur, que je ne suis nullement de l'avis de mon mari!...

LÉON, à Lucie.

Toi, fais-moi le plaisir de te taire!

LE DOCTEUR.

Elle est un peu pâlotte, en effet.

LÉON.

N'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Parfaitement.

MADAME MARCADE, très discrètement.

Pardon: un mot! Vous permettez? (A Léon.) Rien qu'un mot! Il ne faut pas que le docteur oublie que nous sommes dans une pièce tendue en rouge et que rien n'est défavorable au teint comme cette couleur-là!

LE DOCTEUR.

Oui, évidemment.

MADAME MARCADE.

Ceci dit, je me rassieds.

LE DOCTEUR, à madame Marcade.

Maintenant, j'avais déjà examiné madame dans la pièce à côté, et...

MADAME MARCADE.

Dans la pièce à côté, c'est bien pis! C'est tendu en vert!

LÉON.

Que ce soit tendu en rouge ou en vert, le docteur ne s'y laissera pas prendre.

MADAME MARCADE, à Léon.

Aussi n'ai-je dit cela qu'en passant.

LE DOCTEUR, à madame Marcade.

La remarque a son importance!

LÉON, agacé.

Continuons, continuons!

LE DOCTEUR, à Léon.

Ensuite?...

LÉON.

Ensuite, Lucie est maigre!

LUCIE.

Moi?

MADAME MARCADE.

Maigre?

LÉON.

Oui, elle l'est! Je sais ce que je dis, je suppose!

MADAME MARCADE, comme à elle-même.

Si Lucie est maigre, par exemple!

LE DOCTEUR, la regardant.

Voyons un peu cela !

MADAME MARCADE, même jeu.

C'est-à-dire qu'elle est mignonne, qu'on ne peut pas dire que c'est une personne grosse, mais quant à être maigre ! (Au docteur.) La vérité est qu'elle a de tout petits os et que les femmes qui ont de tout petits os paraissent toujours plus frêles qu'elles ne le sont en réalité !

Elle s'avance vers le docteur.

LE DOCTEUR.

C'est juste !... Il y a du vrai...

LÉON, rageant, à part.

Mais cependant !

MADAME MARCADE, à Léon.

Tais-toi ; ne trouble pas le docteur. Il regarde quelque chose !

LE DOCTEUR.

Vous n'avez pas de douleurs de reins ?

LUCIE.

Pas la moindre !

LE DOCTEUR.

Alors !... Et... ceci, c'est le point capital !... Vous ne toussez pas ?

LUCIE.

Non.

LÉON.

Ah ! si, par exemple !

MADAME MARCADE, avançant.

Pour ma part, je ne l'ai jamais entendue.

LÉON.

Mais moi, je l'ai entendue. Ça, j'en suis certain et personne ne dira le contraire.

LE DOCTEUR.

Voyons, tousse-t-elle ou ne tousse-t-elle pas ?

LUCIE.

Je ne tousse pas.

LÉON.

Elle tousse.

MADAME MARCADE.

Eh bien, alors, c'est une toux d'irritation !

LÉON, à madame Marcade.

Comment le sais-tu, puisque tu ne l'as jamais entendue ?

LUCIE, debout.

Oui, mais moi, je le sais, c'est une toux insignifiante !

LÉON.

Pas du tout. C'est une toux profonde et sèche, une toux de poitrine !

LUCIE, à Léon.

Ce n'est pas vrai !

LÉON, à Lucie.

Ce n'est pas vrai ?

LUCIE, à Léon.

Non, non et non!

LÉON, se levant devant son fauteuil.

Ah! ce que je donnerais pour que tu tousses un peu!

MADAME MARCADE, à Léon.

C'est ça, dis tout de suite que tu voudrais la voir malade !

LUCIE.

Oui, ce serait plus court.

LÉON.

Dieu! qu'elle est agaçante! (A partir de ce moment Léon, Lucie et madame Marcade parlent tous à la fois.) Quand on pense que ce matin encore, en s'habillant!...

LUCIE, en même temps.

... C'est toi qui es agaçant, par exemple, de vouloir me soutenir...

MADAME MARCADE, en même temps, tout près du docteur.

... Il est vraiment extraordinaire de voir un mari...

LÉON, en même temps.

... Tu as eu une quinte qui a duré au moins cinq minutes!

LUCIE, en même temps.

... Que je suis malade, quand jamais je ne me suis si bien portée!

MADAME MARCADE, en même temps.

... Déprécier ainsi sa femme, quand il n'y a pas de raison pour cela!...

LE DOCTEUR.

Voyons, voyons! ne parlons pas tous ensemble!

LUCIE, au docteur.

En tout cas, docteur, je puis vous assurer qu'il n'y a pas à savoir si c'est une toux d'irritation ou une toux de poitrine, pour une bonne raison, c'est que je ne tousse pas.

Elle tousse.

LÉON.

Là !... Qu'est-ce que je disais ?

MADAME MARCADE, vivement.

Eh bien ! quoi, c'est un chat !

LUCIE.

C'est bien malin, après la discussion que nous venons d'avoir !

MADAME MARCADE, à Léon.

Tu la fais étrangler !

LUCIE, devant le docteur.

Il l'a même fait exprès.

MADAME MARCADE, au docteur.

Il ne veut pas qu'elle nourrisse !

LUCIE, au docteur.

Il n'a pas la fibre paternelle.

LE DOCTEUR.

Oui, oui, je ne dis pas le contraire... Mais (à Lucie.) est-ce que vous toussez souvent comme cela ?

LUCIE.

Moi ? Je n'ai jamais tant toussé !

LÉON, à Lucie.

Oh ! c'est-à-dire que tu n'as jamais toussé aussi peu.

MADAME MARCADE, à Léon.

Eh bien alors, c'est que ça diminue !

LE DOCTEUR.

Peut-être... peut-être... néanmoins ?

TOUS, sauf le docteur.

Néanmoins ?...

LE DOCTEUR, se levant et prenant la main de Lucie.

Quoique tout cela n'ait rien de grave, Dieu merci !...

MADAME MARCADE.

Evidemment !

LE DOCTEUR.

Il vaudrait peut être mieux...

LUCIE.

Quoi !

LE DOCTEUR.

Dame ! Il vaudrait peut-être mieux être raisonnable et cesser de nourrir !

LÉON, ravi, se rasseyant.

Ah !

Lucie s'assied auprès de la cheminée sur le canapé. Madame Marcade à la place du docteur.

Lucie et madame Marcade se mettent à pleurnicher.

LE DOCTEUR.

Je sais bien que c'est dur, mais que voulez-vous ?

MADAME MARCADE, pleurnichant.

Docteur !

LUCIE, id.

Mon bon docteur !

LE DOCTEUR.

Voyons, mesdames !

MADAME MARCADE, id.

Ce pauvre mignon !

LUCIE, id.

Ce pauvre petit être !

LE DOCTEUR.

Calmez-vous, je vous en prie !

LÉON, au docteur, se levant devant la cheminée.

Ne faiblissez pas !

MADAME MARCADE, pleurant plus fort.

C'était si touchant, cette petite mère nourrissant son petit bébé !

LE DOCTEUR, à madame Marcade.

Madame !

LUCIE, id.

J'étais si heureuse !

LE DOCTEUR, ému, à Lucie.

Madame !

LUCIE, id.

Dire que je ne pourrai plus être la mère de mon enfant !

LÉON, à Lucie.

Mais si !

LE DOCTEUR, id., à Lucie.

Madame !

MADAME MARCADE, id.

Quand on pense que ce sera une mercenaire qui l'élèvera !...

LE DOCTEUR, pleurant presque.

Madame !

LUCIE, éclatant en larmes.

... En le battant !

MADAME MARCADE, id.

Ah ! que je suis malheureuse !

LUCIE, id.

Et moi donc !

LE DOCTEUR, id., à Lucie.

Et moi aussi !

Redoublement de larmes. Un temps.

LE DOCTEUR, passant entre les dames et allant au souffleur.

Mesdames !... mesdames !... voyons, écoutez !

LUCIE ET MADAME MARCADE, id., relevant le nez.

Quoi !

LUCIE, à part.

Allons, bon !

LE DOCTEUR.

Vous me faites tant de peine... vous paraissez si désolées que...

MADAME MARCADE, se levant et de haut au docteur.

Que ?

LE DOCTEUR.

Eh bien, que... voyons... Peut-être que si vous me promettiez de prendre bien des précautions...

LUCIE, se levant et redescendant près de sa belle-mère.

Oh ! je vous le promets... je vous le promets !

MADAME MARCADE.

Elle se couchera tous les jours à huit heures !

LUCIE.

Je ne me lèverai qu'à midi !

LE DOCTEUR.

Bien sûr !

LUCIE et MADAME MARCADE.

Bien sûr !

LE DOCTEUR, passant, à Lucie qui s'est avancée à sa droite.

Alors, mon Dieu !... dans ces conditions-là, je ne vois pas grand inconvénient à ce qu'on nourrisse encore pendant quelque temps, au moins !

MADAME MARCADE.

Vrai ?

LE DOCTEUR.

Oui.

LUCIE.

Ah ! quel bonheur

LÉON.

Mais, docteur, pourtant!...

MADAME MARCADE.

Oh! tais-toi, Léon! Ne trouble pas notre joie. Tu peux, je crois, t'en rapporter à ce que dit le docteur!

LUCIE.

Lui qui est si prudent!

MADAME MARCADE.

Si précautionneux!

LE DOCTEUR, flatté.

Mesdames!

LÉON, à madame Marcade.

Je ne dis pas le contraire; seulement comme tu influences!...

LE DOCTEUR, froissé et se retournant, à Léon.

Pardon, pardon, jeune homme! Personne ne m'a jamais influencé!

MADAME MARCADE, à Léon.

Tu vois! tu froisses le docteur à présent!

LÉON, se retournant, entre ses dents.

Ah! tenez, bonsoir!

Remontant comme pour aller dans son cabinet entre le guéridon et un canapé. Il va au fond.

MADAME MARCADE, au docteur.

Merci, merci!

LE DOCTEUR.

Et maintenant, mesdames, je vais vous demander la permission de vous quitter. Je suis un peu pressé.

MADAME MARCADE.

Parfaitement. Seulement, avant de partir, voulez-vous voir mon bébé?

LE DOCTEUR.

Avec le plus grand plaisir!

MADAME MARCADE.

Il est si gentil!.. Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie

LE DOCTEUR, prenant son chapeau.

Laquelle?

MADAME MARCADE, au docteur, se retournant.

Il aime mieux les messieurs que les dames! Comprenez-vous cela, docteur?

LE DOCTEUR, plaisant.

Il n'en sera pas toujours de même!

MADAME MARCADE.

Hélas!

Elle fait sortir le docteur à gauche.

LÉON, redescendant au milieu, à part.

Eh bien, non, ça ne se passera pas ainsi! (Appelant.) Docteur, docteur!

Madame Marcade s'arrête sur le pas de la porte et écoute.

LUCIE, à Léon.

Laisse donc le docteur aller voir Bébé.

LÉON, menaçant.

Soit, mais tout à l'heure!...

MADAME MARCADE, à part.

Il veut recommencer! C'est ennuyeux, cela!

Elle disparaît à droite, par la même porte que le docteur.

## SCÈNE VIII

LUCIE, à droite de LÉON.

LÉON.

Oui... tout à l'heure, quand le docteur va repasser là!... je m'en vais prendre un peu la parole à mon tour. (Se promenant de long en large.) Toi et maman, vous ne m'avez pas laissé placer un mot, vous l'avez influencé, et comme je ne veux pas que tu sois malade, comme je veux être le maître chez moi!...

LUCIE, inquiète, revenant à lui.

Mais, Léon, puisque je te dis que je vais bien!...

LÉON.

Non. Pas si bien que ça. Aussi, quand le docteur va repasser, j'entends lui parler et je veux que tout le monde se taise. (En remontant.) La première, qui dit un mot, je la mets dehors... j'en ai assez, à la fin!

LUCIE.

Léon, je t'en prie!

LÉON.

Il n'y a pas de Léon qui tienne. (A Lucie, qui fait un mouvement vers la droite, l'arrêtant.) Et puis, ne va pas par là; tu ferais filer le docteur directement par ta chambre. Maintenant je te connais!

LUCIE.

Léon, Léon, sois gentil! Ne lui dis rien, il n'y a rien à lui dire!

LÉON.

Je parlerai, je veux lui parler, et tout de suite!... (Passant devant Lucie.) Chut! les voilà!

## SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME MARCADE.

LÉON, à madame Marcade.

Eh bien, et le docteur?

MADAME MARCADE, très naïvement

Le docteur?... Il est parti!

Rideau.

---

# ACTE TROISIÈME

---

Chez madame Marcade.

## SCÈNE PREMIÈRE

LÉON, LUCIE, MADAME MOREAU, MADAME VIGNET.

LÉON, très animé.

Enfin croirait-on ça ?

LUCIE.

Quand tu auras fini de récriminer, si tu crois que tu nous amuses !

LÉON, désignant Lucie.

Ainsi, rien ne lui a fait changer d'avis. Ni la fameuse histoire du médecin, que maman a si bien attendri, il y a six mois, qu'il a permis à Lucie de continuer à nourrir et qu'elle a eu les fièvres intermittentes peu de temps après... Ça n'a pas été grave, elle s'est remise promptement, mais ça aurait pu l'être et c'est encore moi qui avais raison ; ni les mille petites aventures qui sont arrivées depuis, ni celles que j'ai prévues et que j'ai fait échouer, et il a encore fallu, pour contenter madame, que nous venions habiter ici, chez maman, il y a trois mois.

Mais j'en ai assez; aussi j'ai cherché des appartements, j'en ai trouvé un, une merveille même, et nous allons déménager.

MADAME VIGNET.

Vous allez déménager?

LUCIE.

Tel est le désir de mon seigneur et maître.

LÉON.

Je veux que nous soyons libres. Nous allons habiter très loin d'ici... très loin, pour être bien tranquilles, tout seuls.

MADAME MOREAU.

Où ça?

LÉON.

Porte Maillot.

MADAME VIGNET.

Vous avez trouvé quelque chose de bien?

LÉON.

Oh! quelque chose d'adorable. Une sorte de petit hôtel... je ne vous dis que ça!... Vous verrez, quand nous y serons!

MADAME MOREAU, à Lucie.

L'appartement vous plait?

LUCIE.

Beaucoup. Je ne cesse de le vanter à Léon.

LÉON.

Comment ne lui plairait-il pas? Il y a une salle de billard, ma chère... il y a un jardin... c'est précieux pour les enfants... il y a deux salons... et ils sont grands... Et puis,

quelle situation, de l'air, du jour! C'est charmant! Un peu bien cher, par exemple, et je ne sais trop comment nous ferons!

LUCIE, à madame Vignet, bas.

Nous ferons peut-être une chose à laquelle il ne s'attend pas.

MADAME VIGNET, à Lucie.

Ne le tourmentez pas trop; il est si bon, mon frère!

LUCIE, à madame Vignet, bas.

Soyez tranquille.

LÉON, se levant.

Là-dessus, au revoir. J'ai à sortir. Du reste, je vous retrouverai peut-être, je n'en ai pas pour longtemps.

LUCIE.

Va! Et rêve à ton hôtel.

LÉON.

Ça, j'en rêve... c'est positif!

Il sort.

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins LÉON.

LUCIE.

Qu'il est naïf, ce Léon! Au lieu d'accepter les choses comme elles sont! D'autant plus que tout cela n'est pas grave, au bout du compte!

MADAME MOREAU.

Avouez cependant que maman fait assez bon marché de votre santé et que quand Léon vous défendait de nourrir, il n'avait pas tort, les événements l'ont prouvé.

LUCIE.

Ce n'est pas parce que j'ai continué à nourrir que j'ai été malade.

MADAME MOREAU.

Pourquoi alors ?

LUCIE.

Je ne sais, mais ce n'est pas pour cette raison-là. C'est plutôt de la faute de Léon. Il m'énervait.

MADAME MOREAU, à part.

Allons donc!

LUCIE.

Puis, en agissant ainsi, Léon ne voit pas les véritables intérêts de son enfant, ni les siens non plus, du reste! Pensez donc ce qu'on gagne, à vivre en bonne intelligence les uns avec les autres! Ma belle-mère comble mon fils de cadeaux. En fait d'habillement, il ne m'a pas encore coûté un sou.

MADAME MOREAU.

Maman n'est pas si aimable pour ma fille. D'ailleurs, j'en ai fait mon deuil !

MADAME VIGNET, à Lucie.

Vous êtes pratique!

LUCIE.

Je l'avoue. Et puis, j'aime beaucoup madame Marcade, nous avons le même caractère.

MADAME MOREAU.

Alors, ça vous ennuie de déménager? Vous allez la quitter?

LUCIE.

Peut-être que non!

MADAME VIGNET.

Vous avez l'intention de retenir Léon chez sa mère?

LUCIE.

Ah! voilà! tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est une chance qu'il se soit toqué de cet hôtel.

## SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME MARCADE

MADAME MARCADE.

Bonjour, mes enfants, vous m'attendiez?

MADAME VIGNET.

Oui, nous étions montées en passant.

MADAME MARCADE.

C'est fort aimable à vous. Je rapporte un polichinelle pour Maurice, et puis un diable qui sort d'une boîte. (Le retirant de sa poche. A part.) Il est cassé... (A madame Moreau.) Pour ta fille. Seulement, je crois qu'il s'est un peu démoli dans ma poche.

MADAME MOREAU.

Pas du tout, il marche très bien!

MADAME MARCADE, déçue.

Ah!... N'importe! je me suis trompée, je te le laisse tout de même... Je viens de chez notre vieille amie, madame Poncy.

MADAME MOREAU.

Tiens! au fait, je lui dois une visite.

MADAME MARCADE.

Cours-y bien vite : elle n'y est pas, la politesse sera faite!

MADAME MOREAU, allant pour sortir.

C'est vrai.

LUCIE, à madame Marcade.

J'ai à vous parler.

MADAME MARCADE.

A l'instant. (A madame Moreau.) As-tu vu madame Fernon?

MADAME MOREAU.

Hier!

MADAME MARCADE.

Son petit garçon, qui a l'âge de Maurice, qu'est-ce qu'il devient?

MADAME MOREAU.

Pas grand'chose!

MADAME MARCADE.

Pas grand'chose, n'est-ce pas!

MADAME VIGNET, à part.

Pourquoi causez-vous toujours, comme avec plaisir, de ce petit qui est malade?

MADAME MARCADE.

Avec plaisir! c'est-à-dire que cela nous désole! Si nous en causons, c'est que nous nous intéressons à lui.

MADAME VIGNET, à part.

Oui, oui. Oh! les gens qui ont des enfants!

MADAME MARCADE.

Ce petit enfant-là est bien maladif!

MADAME MOREAU.

Il a des pieds!...

MADAME MARCADE.

Grands comme rien... Pourvu qu'il n'ait pas encore quelque chose de ce côté là!

LUCIE.

Et ses mains donc!

MADAME MOREAU.

Et ses bras!

MADAME MARCADE.

Et ses jambes!... Le nôtre qui les a si grosses! Ah! les pauvres gens!

LUCIE.

Avec cela, il est d'une maigreur!

MADAME MARCADE.

Anormale! A la place de la famille, je serais très inquiète. Je ne sais pas s'ils le sont!

LUCIE.

Oh! ils le sont!

MADAME MOREAU.

J'ai rencontré son père, l'autre jour : il en avait les larmes aux yeux.

MADAME MARCADE.

Ah ! les pauvres gens !

LUCIE, comme avec regret.

Maintenant, il peut se remettre !

MADAME MARCADE.

Se remettre ?

MADAME MOREAU.

Je ne crois pas !

MADAME MARCADE.

On ne peut guère lui souhaiter qu'une chose à ce pauvre petit, c'est de s'en aller sans trop souffrir.

LUCIE.

C'est bien mon opinion.

MADAME MARCADE.

Du reste, quand on a un enfant comme celui-là, mieux vaut le perdre que de le voir souffrir toute sa vie !

MADAME MOREAU.

C'est cela, l'autre jour il avait un rhume !

MADAME MARCADE, presque riant.

Allons, bon !

LUCIE.

Les parents doivent être sens dessus dessous.

MADAME MARCADE.

Ah ! les pauvres gens !

LUCIE.

Ils n'ont pas de chance!

MADAME MARCADE.

N'importe! ça fait plaisir de voir...

MADAME MOREAU.

Que n'a pas de la santé qui veut!

LUCIE.

Oh! ça!

MADAME MARCADE.

Surtout quand on a un gaillard comme le nôtre car il est bien portant, lui!

LUCIE.

Il est fort!

MADAME MARCADE.

Et avancé!

LUCIE, à madame Moreau.

Comme votre fille, du reste!

MADAME MARCADE.

Je voudrais voir Maurice à côté de lui!

LUCIE.

Je l'ai mené l'autre jour chez eux!

MADAME MARCADE.

Oh!

LUCIE.

Oui!

MADAME MARCADE.

Ça a dû leur faire plaisir : ils ont vu ce que c'était qu'un bel enfant!

MADAME MOREAU.

Oui! Pauvre petit! Maintenant c'est peut-être lui qui nous enterrera tous!...

MADAME MARCADE.

J'en doute!

MADAME MOREAU.

... Et maintenant, au revoir.

MADAME MARCADE ET LUCIE.

Au revoir!

MADAME MOREAU.

Viens-tu, Marie?

Madame Moreau et madame Vignet sortent.

## SCÈNE IV

### LUCIE, MADAME MARCADE.

LUCIE.

Eh bien?

MADAME MARCADE.

Eh bien, c'est fait!

LUCIE.

Que vous êtes gentille! Comme cela, nous ne serons pas séparées!

MADAME MARCADE.

C'est Léon qui va être content.

LUCIE.

Oh! oui!

MADAME MARCADE.

Je l'entends qui rentre. Laissez-moi le plaisir de lui annoncer moi-même le résultat de l'affaire.

LUCIE.

Je m'en vais!

MADAME MARCADE.

A tout à l'heure!

LUCIE.

A propos, je voudrais bien avoir pour bébé un costume de marin?

MADAME MARCADE.

Vous l'aurez.

Lucie sort.

## SCÈNE V

### MADAME MARCADE, LÉON.

MADAME MARCADE.

Justement, je te cherchais.

LÉON.

Ah!

MADAME MARCADE.

Oui ! Alors, mon cher enfant, tu es toujours dans l'intention de déménager.

LÉON.

Toujours !

MADAME MARCADE.

Et de prendre autant que possible ce petit hôtel de la Porte-Maillot.

LÉON.

J'en suis fou. C'est si agréable, si commode ! Pense donc, une salle de billard, moi qui ai toujours rêvé ça, à Paris : un jardin, c'est précieux pour les enfants ; deux salons, deux grands salons ! C'est le rêve, le rêve !

MADAME MARCADE.

Je ne dis pas le contraire. Mais, as-tu un peu réfléchi au prix ?

LÉON.

Au prix ?

MADAME MARCADE.

Oui !

LÉON.

Le propriétaire le fait quatre mille francs.

MADAME MARCADE.

Sans les réparations !

LÉON.

Nous en serons quittes pour les faire nous-mêmes, Lucie et moi. D'autant plus que je ne crois pas les frais considérables.

MADAME MARCADE.

Tu crois? Enfin, écoute!

LÉON.

Quoi?

MADAME MARCADE.

D'abord, pourquoi as-tu manqué de confiance envers moi?

LÉON.

Que veux-tu dire?

MADAME MARCADE.

Il faut donc toujours que ce soit moi qui te devine?

LÉON.

Mais...

MADAME MARCADE.

Tu sais bien que je n'ai qu'une pensée, celle de t'être agréable.

LÉON.

Je ne dis pas le contraire.

MADAME MARCADE.

Eh bien, alors?

LÉON.

Alors, quoi?

MADAME MARCADE.

Pourquoi n'es-tu pas venu me trouver et me dire tout simplement : j'ai envie de cet hôtel.

LÉON.

Je te le dis maintenant...

MADAME MARCADE.

C'est vrai, mais il pourrait être trop tard.

LÉON.

Comment !

MADAME MARCADE.

Oui, je pourrais avoir d'autres intentions. Heureusement...

LÉON.

Heureusement ?

MADAME MARCADE.

Heureusement que je suis bonne et que tes volontés passent avant les miennes...

LÉON.

Avant les tiennes !

MADAME MARCADE.

Oui. Sais-tu ce que j'ai fait ?

LÉON.

Non ?

MADAME MARCADE.

Pour cet hôtel ?

LÉON.

Parle !

MADAME MARCADE.

Eh bien, je l'ai loué !

LÉON.

Tu l'as loué ?

MADAME MARCADE.

A mon compte, pour nous quatre !

LÉON, à part.

Elle l'a loué ! oh !

MADAME MARCADE.

Comment, tu ne me sautes pas au cou ?

LÉON.

Mais si.

MADAME MARCADE.

Je suis gentille, hein ?

LÉON.

Évidemment.

MADAME MARCADE.

Évidemment .. évidemment ! On n'embrasse pas sa mère ?

LÉON.

Si... mais seulement, je vais te dire : Lucie et moi...

MADAME MARCADE.

Lucie et toi ?

LÉON.

Nous ne pouvons pas accepter ta combinaison...

MADAME MARCADE.

Tu plaisantes ? Que tu es bête ! je t'assure que ça ne me dérangerait pas !

LÉON.

Pas du tout. Ce serait trop indiscret... et puis, te faire déménager, toi qui as tes habitudes, tes connaissances dans le quartier, à ton âge...

MADAME MARCADE.

Mais puisque j'ai loué !...

LÉON, *à part.*

C'est vrai, elle a loué ! (*Haut.*) Eh bien, que veux-tu, tant pis ! nous ne pouvons pas te suivre. Ce n'est pas possible ; nous serions trop à l'étroit dans cet hôtel... je t'assure. (*A part.*)

C'est que ce n'est pas vrai du tout ce que je dis là : l'hôtel est assez grand pour nous contenir tous ! (Haut.) Je te jure que nous ne pouvons pas te suivre !

MADAME MARCADE.

Allons, voyons, vous n'allez pas me laisser mon hôtel sur les bras !

LÉON.

Si, que veux-tu !

MADAME MARCADE.

Si je m'attendais à cela, par exemple. Mais tu déraisonnes dans ce moment-ci... cet hôtel qui te plaisait tant tout à l'heure ! Tu changeras d'avis... je te laisse réfléchir. Lucie te décidera !... Quant à moi, je n'y comprends rien !

Elle sort.

## SCÈNE VI

LÉON, seul.

En voilà un tour ! C'est trop fort, par exemple ! Qui est-ce qui lui demandait de faire ça !... Elle a loué l'hôtel ! Elle m'offre d'habiter avec elle !... C'était cher, je veux bien, mais on se serait arrangé. Allons, me voilà obligé de prendre l'appartement de la rue d'Athènes, de renoncer à cet hôtel... Y renoncer ?... En acceptant les offres de maman, je sais bien que j'aurais une petite compensation : j'aurais l'hôtel pour rien! C'est encore une belle affaire,.. moins agréable qu'autrefois, oh ! oui ! mais plus avantageuse ! Oh ! non, je ne me déciderai jamais à aller l'habiter avec maman... jamais... puisque c'est pour la fuir que je déménage ! Ah ! quel ennui !

## SCÈNE VII

### LÉON, LUCIE.

LÉON.

Ah! te voilà, toi!

LUCIE.

Oui.

LÉON.

Tu sais, il faut que nous renoncions à notre hôtel. J'en ferai certainement une maladie.

LUCIE.

Oh! Et pourquoi faut-il?

LÉON.

Parce que, par excès de prévenance, maman l'a loué pour venir l'habiter avec nous.

LUCIE.

Ah!

LÉON.

Quand on pense qu'il va falloir aller habiter ce petit appartement de la rue d'Athènes!

LUCIE.

Au troisième!

LÉON.

Sur la cour!

LUCIE.

C'est d'une tristesse mortelle!

LÉON.

C'est exposé en plein midi!

LUCIE.

On dit que l'été ça y sent très mauvais.

LÉON.

Comme c'est sain!

LUCIE.

Pour les enfants!

LÉON.

Eh bien et pour moi!

LUCIE.

Tandis que l'hôtel!...

LÉON.

Oh! lui!

LUCIE.

Au grand air, en pleine avenue de Maillot, près de l'arc de triomphe, près du Bois. près des Champs-Élysées, près du Jardin d'acclimatation, près de tout enfin!

LÉON.

Et puis de grandes pièces, une cour, un jardin, une salle de billard!

LUCIE.

Ce qui te permet, quand tu as des amis à dîner, d'aller faire une partie, au lieu de t'ennuyer avec eux dans le salon, jusqu'à onze heures!

LÉON, résolu.

Lucie, il faut que nous ayons cet hôtel, à nous tout seuls!

LUCIE.

Mais comment!

LÉON.

Pour ce qui est de la question d'argent, je ferai des économies, de grosses économies.

LUCIE.

Lesquelles?

LÉON.

Tu ne prendras plus de voitures.

LUCIE.

Si ce sont là tes économies, à toi!

LÉON.

J'en ferai encore d'autres.

LUCIE.

Je suis sûre qu'elles ne suffiront pas... Et puis, puisque ta mère a l'hôtel à elle!

LÉON.

Alors, par quel moyen?...

LUCIE.

Oui, par quel moyen!...

LÉON, résolu.

Eh bien, par tous les moyens...

LUCIE.

Tu auras beau chercher, il n'y en a qu'un.

LÉON.

Parle.

LUCIE.

Il est catégorique, par exemple, mais sûr.

LÉON.

Parle donc !

LUCIE.

Tu le connais. c'est d'accepter les offres de ta mère.

LÉON.

Mais. sapristi. ce n'est pas possible, puisque c'est pour la fuir que nous déménageons !

LUCIE.

C'est le seul moyen !

LÉON.

Lucie. tais-toi !

LUCIE.

A ces conditions-là, nous aurions le grand air !

LÉON.

Ne me tente pas !

LUCIE.

Un jardin où tu pourras fumer ta cigarette le soir !

LÉON.

Je t'en prie !

LUCIE.

Une salle de billard ! Un billard !

LÉON.

Mais sapristi, puisque je te répète que c'est pour la fuir que nous déménageons !

LUCIE.

Nous ne la fuirons pas, voilà tout !

LÉON.

Elle en profitera pour nous rappeler ses droits plus hautement encore !

LUCIE.

C'est le seul moyen d'avoir l'hôtel.

LÉON.

Tu crois ?

LUCIE.

Oui.

LÉON.

Il n'y en a pas d'autres?

LUCIE.

Aucun.

LÉON, vexé.

Mais puisque c'est pour la fuir que nous déménageons.

LUCIE.

Voyons, finissons-en ! Veux-tu avoir un billard, oui ou non ?

LÉON.

Dame !...

LUCIE.

Veux-tu avoir un jardin?...

LÉON.

Il est évident que...

LUCIE.

Et l'avoir pour rien, encore?...

LÉON.

Oh! j'aurais préféré payer, et...

LUCIE.

Je le sais bien; mais il ne s'agit pas de cela, et dans le cas présent avoue que le paiement de hôtel est une compensation.

LÉON.

Pas complète, mais c'en est une!

LUCIE.

Alors, tais-toi. En voilà assez.

LÉON.

Qu'est-ce que tu vas faire?

LUCIE, allant pour sortir, à droite.

Ce que je t'ai dit!

LÉON.

Mais... Lucie... pas encore... attends un peu... réfléchissons.

LUCIE.

C'est tout réfléchi. Voici ta mère!

LÉON.

Oh! je n'en puis plus!

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME MARCADE.

MADAME MARCADE.

Eh bien, qu'avez-vous décidé ?

LUCIE.

Ma chère maman, nous acceptons votre charmante proposition avec le plus grand plaisir.

MADAME MARCADE.

A la bonne heure. donc ! Eh bien, Léon, es-tu satisfait que je te paye ça et que je te défraye de tout ?

LUCIE.

Il l'est, il l'est !

MADAME MARCADE.

Tu ne diras pas qu'on ne se met pas en quatre pour te faire plaisir ?

LÉON, grognon.

Non. (Après un temps. Comme réveillé.) Seulement, si c'est toi qui nous offres l'hôtel, il faudra que nous fassions les choses tout à fait convenablement.

MADAME MARCADE.

Je ferai mon possible !

LÉON.

Ainsi, au lieu des tentures ordinaires dont nous parlions tantôt, je veux de vieilles tapisseries.

MADAME MARCADE.

C'est convenu !

LÉON.

Et puis, je veux de vieux vitraux.

MADAME MARCADE.

Tu vas bien !

LÉON.

A mon cabinet, seulement.

MADAME MARCADE.

Entendu !

LÉON.

Je veux que ce soit tout à fait bien pour te recevoir... Et puis, je veux de grandes cheminées en chêne !

MADAME MARCADE.

Soit !

LÉON.

Et puis, une loggia devant ma chambre à coucher !

MADAME MARCADE.

Va pour une loggia.

LÉON.

Et puis, un fumoir, avec des tentures japonaises !

MADAME MARCADE.

Ça doit être bien cher.

LÉON.

Et puis, un cheval !

MADAME MARCADE.

Oh ! ça !

LÉON.

Avec une voiture !

MADAME MARCADE.

Léon !

LUCIE.

Mon ami !

LÉON, insistant.

Et puis un cheval, avec une voiture !

MADAME MARCADE.

Mais...

LÉON.

Nous demeurerons très loin... Et puis je vous les prêterai !

MADAME MARCADE.

Je t'assure, mon ami, que...

LÉON.

Et puis un cheval, avec une voiture.

MADAME MARCADE.

Mais je ne peux pas.

LÉON.

Il le faut !

MADAME MARCADE.

Tu ne prends déjà pas assez d'exercice !

LÉON.

Il ne s'agit pas de cela. Veux-tu, oui ou non ?...

MADAME MARCADE.

Eh bien, va pour le cheval!

LÉON.

Avec la voiture!

MADAME MARCADE.

Sans la voiture!

LÉON.

Avec la voiture!

MADAME MARCADE.

Sans la voiture!...

LÉON.

Sans la voiture?...

MADAME MARCADE.

Oui.

LÉON.

Alors, il n'y a rien de fait.

MADAME MARCADE.

Eh bien, oui, avec la voiture, là!

LÉON, satisfait.

Ah!

MADAME MARCADE.

C'est tout?

LÉON.

Je ne me rappelle plus rien!

LUCIE.

C'est heureux!

MADAME MARCADE.

Ouf!... Et maintenant, ma chère Lucie, allons promener Maurice.

Elle sort.

## SCÈNE IX

### LÉON, LUCIE.

LUCIE.

Eh bien, ce que tu viens de faire là... est-ce que ça ne vaut pas mieux que de crier toujours?

LÉON, moitié à sa femme, moitié à lui-même, très bonhomme.

Le fait est que, comme ça, je ne suis vraiment pas trop roulé!

Rideau.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4494-2-90.